

m'en suis pas occupé depuis la mort de mon père en 1957. Mes frères et mes sœurs l'ont liquidée à l'envi. Tant mieux pour eux ! Pourquoi revenir en arrière ? (222)

Empruntant le titre du roman de Fritz Peters, *Le Monde à côté* est un récit attachant où l'art d'écrire ou encore l'art de conter de Driss Chraïbi s'impose tout seul. C'est un régal de fragments d'images, de souvenirs et d'événements espacés dans le temps qui retrace le parcours humain, sentimental et professionnel de cet écrivain marocain qui a toujours été à l'avant-garde de son époque. Encore une fois, Chraïbi surprend par un style ludique et fluide, une écriture minutieuse sans être ennuyeuse ou pesante, pour livrer le deuxième volet de ses mémoires. Marqué par un mélange étonnant de colère et de grâce, de dénonciation et de grande compassion, ce récit autobiographique laisse voir, à la fois, une vie mouvementée et une aspiration à la plénitude.

Najib REDOUANE
California State University

COHEN, Jacob, *Moi, Latifa S.*, Paris, L'Harmattan, 2002, 167 pp.

Né en 1944 à Meknès, Jacob Cohen est titulaire d'une licence en Droit (Casablanca) et d'un diplôme de Sciences-Po (Paris). Il a vécu à Berlin et à Montréal avant de revenir à Casablanca, où il a été maître-assistant à la Faculté de droit, de 1978 à 1987. Il vit depuis à Paris. Il a déjà publié *Les noces du commissaire. Moi, Latifa S.* est son second roman.

Dès l'incipit du roman, le récit est assumé par une narratrice au nom chargé d'une grande symbolique dans la société marocaine. Prise à son propre piège, elle raconte une tranche de sa vie construite autour de la fuite, de la révolte et du désir de liberté.

Je m'appelle Latifa S. Mon nom importe peu. Il est trop connu. On lui associe les affaires, les ministères, les villas. Mais il y a aussi ceux qui habitent dans des maisons sans confort, dans des rues où la voiture ne pénètre pas. Pas facile de porter un nom pareil. Mon destin a basculé, j'en suis là, et je l'ai voulu. (7)

En fait, Latifa appartient au clan S., une famille fassie qui quitte sa ville natale pour aller chercher fortune à Casablanca. Ses parents qui sont restés traditionnels, forcément modestes, retrouvent des "cousins" bien installés, très riches et moins

scrupuleux. Cette rencontre qui se déroule un vendredi après-midi dans une villa somptueuse à Aïn Diab autour du thé va modifier le cours de son destin. C'est qu'à peine âgée de 16 ans, belle, jeune et pure, elle sera promise à Ali, le cousin riche qui, au chapitre du mariage, demeurait *indécis, exigeant, soupçonneux* (15). Ses parents pauvres ne peuvent rien refuser aux riches et considèrent cette sollicitation comme un honneur ou, plus exactement, un miracle.

Animée d'une envie de liberté, impérieuse, totale, Latifa s'efforce avec ferveur de tout remuer, refusant que son avenir soit tracé d'avance. À vrai dire, appartenir à un monde ancré dans ses privilèges de classe et destiné à reproduire des descendants de la même espèce n'est pas de son genre. Commence alors son combat pour échapper à un esclavage doré dans lequel elle ne sera qu'une épouse docile, soumise et obéissante *en adoration devant l'homme idéal, prête à tout pour lui plaire* (17). Les visites fréquentes de son fiancé restent limitées à des séductions lointaines où la force du regard trahit l'immensité des désirs refoulés.

Au lycée, elle se lie d'amitié avec Aïcha, *une campagnarde urbanisée qui venait d'un patelin du Sud* (31). En sa compagnie, elle suit le chemin de son cœur et l'appel de son corps. Les frontières s'étant abolies, la vie du jour au lycée se mêle à des rencontres clandestines, à des étreintes sexuelles avec différents hommes. Elle accumule des expériences avec plusieurs *mecs des voitures* (102) qui utilisent leurs véhicules comme méthode de drague. Pour la narratrice, cette pratique fait partie du folklore marocain :

Un coup de klaxon différent des autres, une tonalité spéciale, la voiture qui ralentit, un suspense de quelques secondes, même pour des spectateurs involontaires. Montera-t-elle ? C'est l'illustration, une de plus, de relations moyenâgeuses. Les hommes, ces salauds ! Mais, enfin, une relation s'ébauchait, même inégalitaire. (104)

Ainsi, multipliant les partenaires au gré de ses aventures, Latifa fait preuve de vigilance en gardant en tête le conseil de son amie Aïcha : *Que la poitrine, Rien au-delà* (33). D'ailleurs, les hommes ne forçaient pas la main, ils avaient l'habitude. Mais c'est Brahim, un homme du Sud comme son amie Aïcha, drôle, sensible et d'une grande générosité qui réussit à pénétrer son univers intime et à saisir sa féminité éclatante :

Brahim était beaucoup pour moi. Un ami, un frère, un oncle, un amant. J'aimais son caractère sauvage, instinctif. Il me comprenait au quart de tour. Même sans rien dire. Nous ne parlions jamais de mes lectures, mais il semblait les encourager, c'était peut-être quelque chose qu'il aurait voulu faire. Il savait aussi quand il pouvait m'inviter dans le studio. (88)

S'il est un thème qui revient tout au long de son récit, c'est bien celui de l'obsession de la virginité considérée comme le critère déterminant dans l'union conjugale. La garder intacte est une nécessité incontournable qui donne lieu à des pratiques qui, pour audacieuses qu'elles fussent, n'affectent en rien l'innocence féminine tant exigée par la gent masculine :

Pour le mariage, les hommes veulent une vierge. Et le vérifient la nuit de noces. Encore que, ils peuvent se faire avoir. Même la vue du sang ne les tranquillise pas. Pour avoir réussi à entraîner des jeunes filles dans l'intimité, ils savent qu'elles se livrent en restant pures. Et comme elles jouent bien la comédie, elles peuvent prétendre ne même pas savoir ce qu'est un baiser. Alors ils sont paumés et se demandent comment fonder une famille honorable. (29-30)

Une dynamique sexuelle et sensuelle détermine la métamorphose de Latifa. Elle ouvre les voies de la sensualité au hammam, avec Houria, où son expression *devait refléter un appel et une offrande* (42). C'est qu'au-delà des mots, derrière les regards, elle cherchait *la faille, l'ambiguïté* (41). Force est de préciser que grâce à ses aventures, Latifa devient libre. Elle pouvait *dissimuler, mentir, tromper* (39), mais il reste que chacune de ses plongées dans le creux du désir et du plaisir se solde par un détachement, voire un éloignement de son milieu originel. Elle rend compte avec justesse de la complexité des rapports qui se développent, au fil de ses transformations, avec sa mère et sa sœur Zohra. Chaque fois avec l'étonnement renouvelé de la jeune adolescente devant la force de sa détermination, elle élève sa voix pour briser le silence et pour rejeter un monde féminin fermé sur lui-même, étouffant, bercé par le désenchantement et par la perte des illusions. Son rapport à l'existence, aux valeurs sociétales, aux liens sacrés du mariage, à l'amour change assurément et affecte même son comportement.

Le grand changement qui affecte sa vie est présenté sous l'angle de ses causes et de ses conséquences graves. Elle déchire le petit et le grand voile. Consciente de sa résolution, elle ne se contente pas seulement de sacrifier le seul capital susceptible de lui ouvrir les portes du mariage, mais également de *refuser les apparences, briser la loi du silence* (68). Ce qui constitue *un bouleversement total, une révolution* (68). C'est ainsi que, rompant la promesse donnée à Ali et détruisant tous les espoirs de ses parents, elle assume son geste, sans aucune hésitation, ne regrettant rien et revendiquant tout :

Même ce qui fut pénible. Les jeux amoureux, l'exploration des sens. La sensualité trouble, feinte, maîtrisée, acharnée. Le double langage érigé en seconde nature. Les petites luttes du quotidien, les simulations, le contrôle des émotions, les non-dits, partout, toujours. (59)

Latifa présente de manière sobre et très intime les fractures creusées dans sa vie. Elle avance dans son parcours et le monde autour d'elle est décrit de façon précise, avec ses différences, ses préjugés, ses peurs et ses réserves. Le décor social est également évoqué lorsqu'elle rend visite à Hind, sa nouvelle amie, une jeune fille venant d'un milieu aisé qui fait des études cinématographiques à Paris. La présence de celle-ci atténue la blessure ouverte du rejet familial qui n'admet pas son écart de conduite. Aïcha lui apporte aussi un grand soutien face à la détresse anxieuse de son quotidien. Ainsi, liées les unes aux autres, les trois jeunes filles forment un groupe solidaire. La grossesse accidentelle de Latifa les rapproche davantage et devient une magnifique aventure amicale conjuguant solidarité et support permanent.

La naissance de sa fille Nadia donne sens à sa vie. Sa sœur Zohra qui s'est mariée a eu un garçon et cet événement spécial a soudé de nouveau la famille. Mue par un désir maternel, sa mère reprend contact avec elle, lui apportant les nouvelles indispensables de son quartier, *une façon de [la] rattacher à la maison* (130). Elle ne lui reproche plus rien, affichant même de l'amour et de la tendresse à l'égard de sa petite-fille et l'entourant d'une affection particulière. Mais Latifa s'est éloignée physiquement et moralement de son milieu. Tout en continuant ses études universitaires, elle habite seule avec Nezha, une petite bonne qui s'occupe de sa fille. De plus, elle a bafoué le clan des S. par des gestes et actions assumés consciemment. Non seulement elle travaille comme barmaid, en s'adonnant au whisky et à des aventures sexuelles, mais elle joue également une scène très osée dans un court métrage tourné par Hind. En fait, libre de ses mouvements et maîtresse de son destin, sa descente aux enfers n'a plus de limites.

La clôture du récit révèle le désir de Latifa de raconter son histoire à quelque interlocuteur dans le but de partager avec lui ce moment de sa vie gardé en mémoire. Son récit qui fait découvrir le désarroi d'une jeune femme déchirée entre modernité et tradition, constitue une percée audacieuse dans un univers traditionnel encore clos. Car il y a beaucoup à découvrir dans son expérience personnelle qui remet en cause le poids des traditions dans une société figée dans le temps. Et ce n'est qu'à travers l'écriture qu'elle peut aller très loin et susciter une réflexion singulière sur les exigences d'un monde et d'une culture qui continuent à mettre le drame féminin à l'épreuve dans sa quête incessante de la vérité cachée derrière une morale séculaire :

L'écriture est entrée dans ma vie. Pendant deux heures. Pour rien au monde je n'aurais raté ce rendez-vous quotidien. J'étais seule chez Aïcha, isolée de tout. Plus rien ne comptait. Comme si je me racontais la même histoire. Sans témoins.

[...]

Le doute est revenu après. Ne valait-il pas mieux laisser les choses là où elles sont? Une bouffée de pudeur. Un reste de regret. Le cheminement d'un destin. (167)

Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT
Glendon College -York University

Cuadernos. Centro de Estudios Africanos, Murcia, Servicio de publicaciones de la Universidad, 2001, 126 pp.

El primer número de la revista *Cuadernos. Centro de Estudios Africanos*, de la Universidad de Murcia lleva por título "La crisis del Estado postcolonial. Etnias, lenguas y poder en África".

Los Estudios Africanos constituyen un campo aún poco explotado en la investigación española. África, esa gran desconocida, comienza a ser objeto de estudio en nuestro país, y es, entre otros, el Centro de Estudios Africanos de la Universidad de Murcia en colaboración con la Agencia Española de Cooperación Internacional, el Servicio de Relaciones Internacionales y el Ministerio de Asuntos Exteriores, uno de sus difusores.

El número uno de la revista que dirige Donato Ndongo-Bidyogo y que coordina Miguel Jiménez Ruiz, comienza su exposición con un breve apunte en el que se explicitan los objetivos, que *responden a la demanda de intercambios culturales y científicos*, el ámbito, dedicado a los países más vinculados con España, con la intención de extenderse a todo el continente africano, y los destinatarios, a los que van dirigida la revista. A continuación, el índice nos indica las partes que forman el grueso de la revista: Editorial, dos artículos "Etnias, lenguas y nación en África" "Etnias y poder en África" y Actividades CEA.

El Editorial es una breve introducción a la revista por parte del director de la misma, en la que se nos presenta el Centro de Estudios Africanos como un Centro abierto para quienes quieran contribuir con él para dar a conocer lo que sucede en el continente africano. El director agradece a las entidades colaboradoras su aportación a este Centro e introduce brevemente los artículos que se presentan.

Los dos artículos que ofrece la revista constituyen el cuerpo de la misma, planteados ambos con una introducción, y concluyendo también ambos con una